

## **Une certaine « idée » sur l'idée: *Sémantique Diasporique* Réponse à « Un manifeste manqué » par Pierre Clitandre Babacar M'Bow**

*Chaque génération doit dans une relative opacité découvrir sa mission, la remplir ou la trahir.*

Frantz Fanon

La revue de l'ouvrage « L'idée de modernité dans l'art contemporain haïtien » titrée « Un manifeste manqué » par Pierre Clitandre parue dans le Nouvelliste du 10 Juillet 2009 qui, sur plusieurs points reprend son article « Face à la déspiritualisation de l'art » du 2 Février 2009 dans le même journal, mérite un accusé de réception ne serait-ce que pour l'effort de lecture et le partage de son opinion avec la communauté. Conséquemment, il nous semble utile d'apporter quelques précisions pour qu'encore une fois, nous ne méprenions la carte pour le territoire d'où la traduction en Français de ce texte à paraître dans le journal d'art Ijele ([www.ijele.com](http://www.ijele.com)).

Tout d'abord, notre exploration de « l'idée » est ancrée dans le champ disciplinaire des études de la Diaspora Africaine dans lequel notre diversité dans notre communalité expérientielle fertilise notre production épistémologique. Dans ce champ, l'interprétation de l'esthétique ne saurait être « une explication historicisante » parce que nous savons que nous n'avons jamais cessé d'être apparentés tout simplement parce que séparés par des océans. L'exploration de l'expérience plastique haïtienne comme sujet répond à des préoccupations intellectuelles et politiques qui informent les dynamiques diasporiques qui peuvent parfois échappées aux nationalismes réductrices ancrées dans des îlots de notions et de conceptions. Notre notion de la citoyenneté diasporique se déplace au delà des confins de l'état géographique pour construire la nation comme une communauté imaginée. (voire MBow et Davies, Vers une Citoyenneté Diasporique Africaine: Politiciser une géographie globale existante dans *Black Geographies and the Politics of Place*, ed. Katherine Mc Kittrick, South End Press, Toronto 2007, MBow et Davies, Encyclopédie de la Diaspora Africaine : *Origines, Peuples, Cultures* vol.1, 2,3, ABC-Clio 2008), Nkiru Nzegwu, L'art dans la Diaspora africaine dans *Encyclopédie de la Diaspora Africaine : Origines, Peuples, Cultures* vol.1, ABC-Clio 2008).

Ceci étant, revenons à « l'idée » ! D'une manière générale, chercher une définition suppose de mettre en œuvre une démarche réflexive, visant à énoncer une « bonne réponse » à la question « qu'est-ce que... ? ». On peut imaginer que, pour répondre, l'esprit fournit un effort de mémoire, (voire Babacar MBow, *la Mémoire, l'art haïtien et la construction de l'histoire*, disponible aux studios Philippe Dodard, Port-au-Prince, Haïti) passe en revue des représentations dont il dispose déjà, procède à des généralisations de cas particuliers, envisage des contre-exemples, élabore des thèses, anticipe des objections, pour aboutir finalement à une formulation qui le satisfasse, au regard de l'exigence propre à la question posée. Ici, il ne saurait y avoir de « manifeste manqué » ; il une histoire--de la diaspora, il ya des phases, des périodes, des étapes et des combats.

Au-delà de la désignation prioritaire du *résultat* de la réflexion, on pourrait aussi lui trouver un usage à chaque étape de la recherche : peuvent être nommés « idée » à la fois l'effort de

production conceptuelle fourni par un individu, le résultat de cet effort, la trace matérielle laissée par sa formulation, elle-même disponible pour la représentation d'un autre individu, mais aussi la réalité, dont on peut se demander si elle existe véritablement, qui serait la réponse objective à la question qu'est-ce que...

Ainsi l'idée serait-elle non seulement une entité mentale à laquelle un individu aurait accès en prêtant attention à sa propre pensée dans son expérience, non seulement une entité conceptuelle douée de signification, mais une réalité autonome, susceptible d'être un objet pour l'esprit. Dans l'épistémologie Occidentale, on retrouverait par exemple la signification du terme grec *idea* dont vient le mot français « idée » : *idea*, apparenté au verbe *idein* signifiant « voir », désigne d'abord une apparence extérieure, une forme, et, sur ce modèle de perception visuelle, un objet de perception pour l'esprit. Koch Barma, le philosophe Wolof du 18ème siècle, nous présente des préoccupations herméneutiques similaires dans *Xel et Xalat* : *Xalat*—idée, provenant de *Xel*—esprit.

On comprend alors que, pour explorer la signification d'un terme aussi chargé d'histoire dans les relations intellectuelles Eurafricaines que l'est celui d' « idée », il est impossible de se contenter de son acception dans le langage occidental ni non plus se contenter d'énoncer toutes les définitions que ce terme a reçues dans les écrits de différents philosophes occidentaux. On ne ferait qu'introduire un peu plus de confusion pour la plupart de nos peuples déjà zombifier par plus de quatre cent ans de confusion occidentale. C'est pourquoi notre approche consiste à partir des problèmes auxquels le terme « idée » était censé apporter une solution, et à examiner les raisons pour lesquelles cette solution a été acceptée ou rejetée dans le contexte sociolinguistique des études de la diaspora africaine.

Ici, le besoin de l'usage du terme exige qu'on puisse se référer à des normes pour énoncer comment *doivent être* les actions des individus qui ont été historiquement constituer en sous-êtres humains(nègres). Et, pour que ces normes soient applicables, il faut en outre qu'elles soient connaissables, et pour qu'elles soient connaissables, il faut qu'elles soient, à la différence de l'occident en perpétuel quête de nouvelles formes d'oppression et de domination, qu'elles cherchent à stabiliser les identités, qu'elles ne varient pas d'un individu à un autre au sein du peuple. Donc, si de telles normes doivent exister, on peut se demander de quelle nature elles sont, et comment les individus peuvent y avoir accès. Dans l'histoire de l'épistémologie occidentale, c'est ce que Socrate a, semble-t-il le premier, entrepris d'explorer systématiquement en cherchant des définitions. Sa démarche est comparable à celle des premiers physiciens, puisqu'elle consiste à rechercher des déterminations pseudo universelles, mais elle s'en distingue dans la mesure où elle concerne, non plus le domaine de la nature, mais celui de l'action humaine ; nous savons ce que l'action humaine *à la française* nous a coutée .

*Xalat* nomme idée le modèle des actions à entreprendre, et, à partir de là, le modèle de toutes les choses sensibles, qu'il suppose exister « à part ». L'homme peut y avoir accès par une démarche dialectique, c'est-à-dire procédant par question et réponse, en se demandant, à propos de la justice par exemple, « qu'est-ce que c'est, la justice ? ». Le dialogue philosophique est supposé pouvoir apporter la réponse à une telle question, qu'on appelle traditionnellement une question portant sur (*xet-xet*) l'essence (le « ce que c'est »), pour nous du moins, la réponse n'est pas *constituée* par le questionnement. L'essence des choses a un mode de subsistance séparé : elle est

d'une autre nature que les choses accessibles aux cinq sens. Même s'il faudra ensuite les distinguer, on peut identifier dans une première approche les notions d'essence (*xet-xet*, d'idée (*xalat*) ou encore de forme intelligible (*xel*) comme autant de moyens utilisés Kocc pour répondre au besoin d'intelligibilité qui appartient à l'expérience ordinaire. Les principaux problèmes relatifs à la notion d'« idée » peuvent être introduits à partir de là. Ils consistent le plus souvent à savoir quelle conception de la réalité est corrélative au concept d'« idée », et si cette conception de la réalité est acceptable.

Lorsqu'à travers une réflexion ou un dialogue, un homme s'interroge sur des idées, est-ce qu'il mobilise des images des choses et des contenus de pensées dont il disposait dès la naissance, avant toute expérience ? Est-ce qu'il se représente un ensemble de déterminations qu'il produit, à partir de sa propre expérience sensible ? Ou encore, est-ce qu'il entre en relation avec un domaine de déterminations qui lui préexiste, et qui correspond intrinsèquement avec les choses du monde ? S'il dispose déjà de représentations innées, il est difficile de comprendre comment ces représentations sont venues dans l'esprit et comment elles ont acquis le pouvoir de représenter des choses supposées exister à l'extérieur de l'esprit. Si l'esprit produit les déterminations, il est difficile de comprendre comment plusieurs individus peuvent parvenir à la même représentation, à partir de références, de souvenirs, de cheminements distincts (*La mémoire, l'art haïtien et la construction de l'histoire*). Mais s'il n'y avait aucun espoir de parvenir à une réponse commune, on ne verrait pas le sens qu'il pourrait y avoir à se demander, à propos de n'importe quelle chose, ce qu'elle est. Poser la question de l'essence semble impliquer un domaine de déterminations préexistant à la recherche de la réponse. Mais si on se réfère à un tel domaine, quel peut en être le statut : dans quel lieu pourrait-il exister si ce n'est le monde physique, le monde des choses matérielles, accessibles aux sens à partir d'une expérience vécue ? En d'autres termes, peut-on avoir une connaissance théorique des douleurs dont masses souffrent due à la situation néo coloniale actuelle ? Et, qu'elle est la place de cette connaissance théorique dans la signification des douleurs ?

Un concept peut-il être dit réel ? Cela n'a-t-il de sens qu'à condition que celui-ci renvoie de façon pertinente à des choses matérielles, appartenant au monde physique ? Mais, si un concept ne se réduit pas à son domaine d'extension, comment caractériser l'irréductibilité de son mode d'être ? En outre, si certains concepts sont dépourvus de corrélat sensible (comme « Dieu » ou « l'universel »), mais semblent avoir une signification, peut-on dire qu'ils existent ? Peut-on dire qu'ils sont connaissables même si leurs objets n'apparaissent pas aux sens ? Mais, dans ce cas, comment seraient-ils connaissables ? Avons-nous une faculté de connaissance suprasensible ? Ou bien ces idées n'ont-elles en fait aucun objet connaissable, et n'ont-elles pour usage que d'orienter notre pratique ?

Si la conscience est un mode de présentation intérieur, il semble qu'elle implique un spectateur interne devant qui se produiraient les représentations mentales. Mais dans ce cas, peut-on expliquer la représentation de ce spectateur interne sans tomber dans une régression à l'infini ? Faut-il alors supposer qu'une entité mentale n'est qu'une partie du monde physique, un état cérébral sans autre instance de représentation ? Mais, dans ce cas, que peut signifier prêter attention à un état de son propre cerveau ? Et comment expliquer intentionnalité de l'idée, c'est-à-dire le fait qu'elle puisse renvoyer à autre chose que ce qu'elle est elle-même ? Argumenter en faveur d'une certaine constitution de la réalité, c'est « s'engager ontologiquement », c'est-à-dire

énoncer quel est le trait fondamental ou quels sont les traits fondamentaux auxquels peuvent être reconduits tous les étants, toutes les choses qui existent.

Le débat occidental entre dualisme et monisme qui porte sur la constitution fondamentale de la réalité ne saurait être notre lentille. Même si nous n'en sommes pas indépendants, il ne doit pas être confondu avec notre débat épistémologique portant sur nos moyens de représentation. « L'idée de modernité dans l'art contemporain haïtien » est une tentative qui a voulu se donner pour tâche de dépasser l'opposition entre réalisme et idéalisme et nous sommes convaincus que ce dépassement suppose un certain type d'engagement ontologique.

« Une explication trop historicisante de l'esthétique du peintre ? S'inventer une nouvelle authenticité ? Un manifeste manqué ? » Nous ne savons point ! Ce que nous savons c'est ce que Arthur C. Holly nous dit dans son *Rapport entre l'Instruction, La Psychologie et l'Etat social* (1921) : « *Nous [ne] sommes[plus] une race batarde qui ne peut pas être blanche et ne veut pas être africaine...il existe un grand nombre d'Haïtiens instruits qui attachent leur idéal et leur dévouement aux pays étrangers, et notamment à la France qui n'a que faire de cette sympathie déplacée (et non pas) sincèrement et sans arrière pensée dévoués de cœur et d'âme au sort de notre Race et de notre pays. Si nous tenons à vivre comme Nation libre et souveraine, il faut que nous consentions à rester ce que nous sommes par nature et rattacher le présent au passé glorieux en tant que [Noirs], c'est -à-dire originaires et séculaires détenteurs du flambeau de la civilisation (P.13-15).* (les mots entre guillemets sont les miens)

Ce que Haïti nous offre quand nous y retournons, ce n'est pas un concept pseudo-universel de l'«idée» mais une articulation singulière de ce qu'elle est, de ce que avions payés et devront encore être prêt à payer pour qu'enfin l'on puisse dire ah ha! j'ai finalement compris ce qu'est la liberté totale.